Les recherches sur l'euphémisme des origines à nos jours

André Horak, Université de Berne

1. Introduction

L'euphémisme a une longue histoire. Dès sa naissance, qui est sans doute à situer aux temps des plus anciennes sociétés primitives, il apparaît indispensable à l'existence humaine: d'abord comme remède permettant de respecter les nombreux tabous archaïques et sociaux de l'époque[1], ensuite comme stratagème oratoire et ornement poétique. Ainsi s'explique l'importance que les rhétoriciens, grammairiens et linguistes lui accordent depuis plus de deux millénaires. En revanche, le statut de l'euphémisme dans la diachronie est loin d'être invariable, et les approches méthodologiques du phénomène sont bien diverses.

L'histoire des recherches sur l'euphémisme se divise, nous semble-t-il, en trois grandes étapes, dont ce travail se propose de donner un aperçu à travers une sélection de références clés, sans toutefois prétendre à l'exhaustivité[2]. Il est d'ailleurs capital de noter que nous retraçons l'histoire des études sur ce que nous définissons comme euphémisme *de notre point de vue moderne*. Avant le XVI^e^ siècle, en effet, les traités de rhétorique décrivent certes un large éventail de procédés positivants. Mais ces derniers n'y sont souvent pas associés à une (seule) figure ou à une appellation apparentée au terme français d'*euphémisme*.

2. De l'Antiquité au XVII^e^ siècle: la tradition rhétorique

Dans un premier temps, les rhétoriciens se limitent à décrire, d'un œil critique, l'emploi de mots «faux» par rapport à la réalité. Ainsi, dans son *Panégyrique*, Isocrate (1956: 16) observe que «la nature de la parole est telle qu'on peut s'expliquer de bien des façons sur le même sujet, rendre petites les grandes choses et donner de la grandeur aux petites […]». Dans le *Banquet* de Platon, Socrate s'attaque ironiquement à la pratique répandue de la louange qui vise à «attribuer au

1 Par *tabou archaïque*, nous entendons une interdiction de nature religieuse ou superstitieuse, imposée par la peur du surnaturel ou du surhumain, tandis que *tabou social* désigne pour nous une interdiction qui est destinée à préserver les idéaux éthiques d'une société et qui entre souvent en vigueur à la suite d'un choix collectif ou d'une convention tacite et informelle.

2 Pour une étude plus détaillée, voir notamment Horak (2010b) ou notre thèse de doctorat en cours de rédaction.

sujet les qualités les plus grandes et les plus belles possible, vraies ou non, la fausseté n'ayant aucune importance […]» (Platon, 1992: 64). Il en va de même dans le *Ménexène*, lorsque le Socrate platonien s'en prend aux oraisons funèbres qui font l'éloge du défunt, quel que soit son mérite (Platon, 1967: 296). Pour illustrer le ridicule et le danger de la louange trompeuse, Platon (1992: 161-162), dans le *Phèdre*, fait imaginer à son maître un orateur qui embellit l'âne en l'appelant métonymiquement «cheval» ou qui, par antiphrase, loue «le mal sous le nom de bien […]».

Proscrite dans l'œuvre de Platon, l'atténuation discursive est présentée par Aristote comme une stratégie rhétorique non seulement légitime, mais aussi utile et efficace pour rapprocher l'orateur éloquent de ses objectifs. Préférant la description et l'analyse au jugement de valeur platonien, le Stagirite semble voir l'avantage maximal de l'embellissement langagier dans sa puissance persuasive et manipulatrice, indispensable pour les affaires judiciaires et politiques de l'Athènes classique.

Nombreuses sont les circonstances qui, comme l'aperçoit Aristote (1991) dans sa *Rhétorique*, demandent certaines précautions oratoires euphémisantes, souvent motivées par la prudence réfléchie et la sensibilité pragmatique du sujet parlant. Devant le tribunal ou l'assemblée, par exemple, l'orateur cherche à se présenter sous un jour favorable. Il doit mettre le juge ou, plus généralement, l'auditoire dans une disposition bienveillante, avant même d'aborder le véritable sujet du discours. Une fois la raison du public adaptée aux besoins de l'orateur, ce dernier trouvera dans l'euphémisme un puissant moyen de défense ou d'auto-défense:

> […] il arrive souvent que, tout en reconnaissant que l'on est l'auteur du fait incriminé, on n'admet pas la qualification dont il est l'objet […] (par exemple, on conviendra d'avoir pris, mais non d'avoir volé; d'avoir été le premier à frapper, mais non à outrager; d'avoir des relations intimes, mais non de commettre l'adultère; […] d'avoir conversé avec les ennemis, mais non d'avoir trahi) […]. (Aristote, 1991: 164)

Le lecteur de la *Rhétorique* découvre aisément que l'euphémisme occupe une position centrale dans les genres judiciaire et délibératif, pouvant toutefois jouer un rôle aussi important dans le genre épidictique. Autrement dit, il remarque sans difficulté qu'Aristote accorde à la figure une importance cruciale. Néanmoins, le statut de l'euphémisme dans l'œuvre aristotélicienne apparaît comparable à celui d'une fonction discursive relativement peu complexe, «glorificatrice» ou «modératrice», souvent attribuée à la métaphore:

> Si tu veux glorifier, (il faut) tirer la métaphore de ce qu'il y a de meilleur parmi les choses du même genre […][3]. J'entends, par exemple, que, comme il y a des contraires dans un même genre, dire que l'un en mendiant fait une prière […], par cela même que des deux côtés il y a des demandes, c'est là faire la chose en question. (Aristote, 1991: 304)

Dans l'ensemble, l'exposé du Stagirite sur la mélioration verbale est encore relativement fragmentaire et peu systématique[4]. Malgré tout, il est précieux non seulement en ce qu'il constitue l'une des premières études sur le sujet, mais aussi parce qu'il est très sensible aux aspects périeuphémiques (champs d'application, moyens euphémiques, objectifs de la figure…).

L'image de l'euphémisme dans le traité *Du style* de Démétrios (2002) est doublement intéressante. D'un côté, l'euphémisme y apparaît comme figure méliorative. D'un autre côté, et paradoxalement, il est vu comme créateur éventuel de véhémence. Or, cette coexistence de deux valeurs antithétiques, atténuante et renforçante, complique non seulement l'interprétation de l'euphémisme, mais aussi celle de deux moyens euphémiques possibles: la réticence et l'allégorie. Le premier, la réticence, «rendra le propos plus véhément» (Démétrios, 2002: 73). L'exemple qu'en donne Démétrios (2002: 71) a pourtant tendance à prouver le contraire: «Ainsi Démosthène: *Pour ma part… mais non, je ne veux rien dire de blessant* […]»[5]. Il en va de même pour l'allégorie, de mise lorsque l'orateur envisage de «masquer son propos: car tout ce qui est sous-entendu effraie davantage[6] […]» (Démétrios, 2002: 32). Ce principe est, à nouveau, en opposition avec l'exemple qui prétend l'illustrer: «*Les cigales chanteront pour eux de par terre*[7]. S'il [Denys] avait dit simplement qu'il raserait la Locride, il aurait paru à la fois plus colérique et plus trivial» (Démétrios, 2002: 32). Mais, en fin de compte, véhémence et modération ne s'excluent pas pour Démétrios, comme le prouve leur convivialité apparente, du moins en théorie, au sein d'une même figure, l'euphémisme. La question de savoir si la réticence et l'allégorie sont, dans le traité *Du*

---

3 Métaphorique pour Aristote, ce procédé définit à nos yeux la métonymie. De fait, «même genre» semble signifier «même domaine notionnel». Et des transferts au sein d'un tel domaine sont – selon notre théorie qui prolonge celle de Bonhomme (1998) – propres à la métonymie, et non à la métaphore.

4 En effet, les passages portant sur des usages linguistiques relatifs à l'euphémisme sont dispersés sur la totalité de la *Rhétorique*.

5 «En se taisant, l'orateur est ici presque plus véhément que celui qui aurait tout dit. […] Car il y a plus de véhémence dans le sous-entendu, tandis que ce qui est étalé attire le mépris» (Démétrios, 2002: 71). Selon cette conception, le langage est un cercle vicieux où se taire est véhément et où parler est méprisé.

6 La véhémence d'une menace implicite pourrait s'expliquer par l'incertitude inquiétante que le danger inconnu provoque chez la cible.

7 Cette allégorie – en apparence moins menaçante que l'énoncé direct – suggère que les cigales seront les seules à survivre au futur massacre (*cf.* le commentaire de Chiron *in* Démétrios, 2002: 103).

style, repérées comme moyens euphémiques potentiels reste donc sans réponse claire.

Chez Démétrios, l'euphémisme se dissimule aussi sous les noms très généraux de «forme figurée» ou de «tour figuré». Le tour figuré atténue, entre autres, un reproche trop immédiat en l'adressant à une troisième personne (présente ou absente) qui n'est pas la véritable cible de la critique[8]: «Puisque souverains et souveraines répugnent à entendre parler de leurs fautes, si nous voulons les conduire à ne plus en commettre, au lieu de leur parler directement, nous blâmerons d'autres personnages qui ont commis des fautes semblables […]» (Démétrios, 2002: 80). Enfin, la mélioration langagière (nommée «euphémisme» ou non) s'avère être, pour l'érudit grec, un instrument rhétorique à visée multiple: désamorcer les critiques et les reproches, veiller à la prudence diplomatique, dissimuler l'indécence, observer la convenance, mais aussi embellir la poésie.

L'innovation et l'originalité de la *Rhétorique à Herennius* (2003) réside avant tout dans le recueil – hétérogène, mais détaillé en son temps – des moyens euphémiques. Parmi ces derniers, l'*auctor* distingue, comme les érudits grecs, la métaphore, mais aussi la comparaison, l'allégorie, l'ironie, l'ellipse, la réticence et la *deminutio*. Pourtant, la quantité des moyens mélioratifs recueillis dans l'*Ad Herennium* ne doit pas masquer le fait que l'euphémisme y reste un phénomène négligé, voire méconnu. En effet, la mélioration semble, chez l'*auctor*, réduite à une fonction commune à plusieurs procédés souvent figurés et multifonctionnels, qui sont, en outre, loin d'être rigoureusement classés. Mais par le seul aperçu qu'elle donne des stratégies positivantes en usage dans l'Antiquité, la *Rhétorique à Herennius* se taille – malgré ses lacunes théoriques et méthodiques – une place importante parmi les traités clés pour l'étude historique de l'euphémisme.

Au même siècle, Cicéron réoriente les approches du sujet sur une voie idéologique et tendanciellement normative. Ainsi, dans une lettre à Pétus, l'orateur romain condamne et rejette la doctrine stoïcienne anti-euphémique selon laquelle «*le sage parlera sans détour*» (Cicéron, 1996: 201) en appelant «les choses par leur nom»[9] (Cicéron, 1996: 199). Pour Cicéron (1996: 202) en revanche, l'idéal

8 Des millénaires plus tard, cette même stratégie sera appelée «trope communicationnel» par Kerbrat-Orecchioni (1996: 19).

9 Pour les stoïciens, «rien n'est obscène, rien n'est inconvenant à dire; en effet, s'il y avait quelque chose de scandaleux dans l'obscénité, cela devrait résider soit dans la chose, soit dans le mot; il n'y a pas de troisième possibilité. Cela n'est pas dans la chose […]. Bien moins encore dans les mots: si le signifié n'est pas inconvenant, le signifiant ne peut l'être» (Cicéron, 1996: 199-200). Prenons acte de la distinction précoce entre, littéralement, «ce qui est donné à entendre par le mot» et le «mot qui signifie». Les traductions proposées par Beaujeu (*in* Cicéron, 1996), respectivement «signifié» et «signifiant», nous semblent être le résultat d'une interprétation post-saussurienne trop osée qui risque de défigurer la pensée stoïcienne telle qu'elle est transmise par Cicéron. Si «quod uerbo significatur» (Cicéron, 1996: 200) correspond probablement au référent, le sens du «uerbum» («signe» ou «signifiant») reste ambigu.

langagier consiste à suivre la «réserve de Platon». Celle-ci se présente, dans les *Devoirs*, comme imitation de la nature par l'homme aux niveaux comportemental et linguistique:

> […] quant aux parties de notre corps destinées aux besoins de la nature, qui devaient avoir un aspect et une forme hideuses, elle [la nature] les a couvertes et cachées. La pudeur des hommes a imité cet art si attentif de la nature[10]. Ce que la nature en effet a dissimulé, c'est cela même que tous ceux qui sont sains d'esprit, éloignent des regards, et ils s'efforcent, aux besoins mêmes de la nature, d'obéir le plus secrètement possible. Quant à ces parties du corps dont l'usage est indispensable, ils n'appellent par leurs noms, ni ces parties ni leur usage, et il est indécent de dire ce qu'il n'est point honteux de faire, du moins en secret. […] Pour nous, suivons la nature et fuyons tout ce qui répugne à l'acquiescement des yeux et des oreilles[11]. (Cicéron, 1965: 170-171)

Chez Cicéron, l'euphémisme semble l'instrument de la pudeur humaine par excellence permettant d'agir contre le vieil héritage des tabous sexuels et scatologiques. Dans le traité *De l'orateur*, il apparaît, parallèlement, indispensable au «triomphe de l'éloquence», qui consiste à «amplifier le sujet par les ornements de la diction», soit «non seulement à agrandir ou à relever les objets par l'expression, mais à les amoindrir aussi et à les rabaisser» (Cicéron, 1971: 41). Cependant, les écrits cicéroniens ne sont pas dépourvus de paradoxe. Dans *L'Orateur*, l'éloquence est, tout au contraire, liée à la parfaite correspondance entre la réalité et le langage: «Celui-là donc sera éloquent, qui sera capable d'adapter son langage à ce qui conviendra dans chaque cas. Ceci établi, il dira chaque chose de la manière dont elle devra être dite: les sujets riches, sans sécheresse, les grands sans petitesse, et inversement […]» (Cicéron, 2008: 44).

Toutefois, en dépit des préoccupations idéologiques auxquelles il sera confronté pendant sa recherche de l'orateur idéal, Cicéron (1996: 201) reste descriptif en commentant certains phénomènes liés à l'euphémisme. Par exemple, il fait observer l'acceptabilité variable d'un terme polysémique comme *testes* (signifiant «témoins» ou «testicules»), «mot parfaitement honnête en justice» (Cicéron,

---

10 Selon Hopfner (1938: 18-19), ce n'est pas par un sentiment de pudeur que les êtres humains cachent leurs parties génitales, mais par une «timidité sacrée» («Heilige Scheu») face aux outils créateurs de la vie.

11 Vers la première moitié du I^{er} siècle ap. J.-C., le Pseudo-Longin (2003: 60) reprend les mêmes propos dans son traité *Du sublime*, en suggérant qu'«il conviendrait […] d'employer des mots dignes du sujet et d'imiter la nature qui, en formant l'homme, n'a placé sur notre front ni les parties qu'on ne peut décemment nommer, ni les excrétions de la masse entière du corps; elle les cacha, autant qu'il était en elle, et, suivant Xénophon, ces égouts elle les a détournés le plus loin possible, afin de n'avilir d'aucune façon la beauté de l'ensemble de sa création». En effet, l'idée socratique (*cf.* note 435 de Bruwaene *in* Cicéron, 1978: 196) de la prévoyance naturelle se trouve déjà – bien avant Cicéron – dans les *Mémorables* de Xénophon (2000: 35): «comme les excréments sont désagréables, on en a détourné et écarté les canaux d'évacuation aussi loin que possible des organes sensoriels».

1996: 201), mais tabouisé lorsqu'il se rapporte à l'anatomie[12]. Du même œil analytique, le rhétoricien Cicéron (1996: 200) évoque, dans sa lettre à Pétus, la dysphémisation progressive d'un mot, qui repose sur le même principe que la lexicalisation de l'euphémisme:

> Les Anciens appelaient la queue des animaux «pénis»; d'où, en raison de la ressemblance, «pinceau» [= petit pénis[13]]; mais aujourd'hui «pénis» fait partie des mots obscènes. Cependant le grand Piso Frugi, dans ses «Annales», se plaint des jeunes gens «esclaves du pénis»; ce que tu désignes dans ta lettre par le terme propre, lui l'appelle de façon plus voilée «pénis»; mais comme le mot est employé fréquemment, il est devenu aussi obscène que celui dont tu te sers[14].

Par la fréquence de son usage, le terme courant *pénis* – euphémique ou, du moins, non marqué – a perdu, en latin, sa valeur neutralisante initiale permettant d'évoquer, sans violer les règles de la bienséance, le membre viril pour devenir lui-même «obscène» et imprononçable[15].

À travers ses passages portant, au sens large, sur l'euphémisme, Cicéron se révèle, en somme, à la fois préservateur du bon usage avant la lettre par sa condamnation de la conception stoïcienne «trop libérale», auteur de règles d'éloquence impératives pour l'orateur idéal et, s'approchant alors de la discipline qu'est la nôtre, analyste du discours autant que sémanticien.

L'apport de Quintilien à la description de l'euphémisme antique est aussi vaste que varié. Mais, encore avant les remarques sur les usages linguistiques dans le monde gréco-latin, l'*Institution oratoire* a pour objet déclaré – comme l'annonce son titre – l'éducation de l'orateur. Dans son rôle de pédagogue, Quintilien se propose donc, avant tout, d'orienter et de former les jeunes rhéteurs par la transmission de ses idéaux rhétoriques. En matière d'euphémisme, ces derniers consistent, d'un côté, à rejeter le conseil aristotélicien selon lequel il convient «d'user de très légers glissements de sens, d'appeler "brave" un téméraire, "libéral" un prodigue, [ou] "économe" un avare», car, suivant l'auteur de l'*Institution*, l'«orateur authentique, qui est homme de bien», ne cherchera jamais de dénominations déviantes, «à moins qu'il y soit conduit par le souci de l'intérêt public» (Quintilien, 2003, II: 195). D'un autre côté, et surtout, Quintilien (2003, V: 85) voit «tout le pouvoir d'un orateur […] dans l'amplification et l'atténuation». Pour l'élève en rhétorique, l'apprentissage de l'atténuation est effectivement une nécessité plus qu'un avantage, car c'est en atténuant que l'orateur peut plus facilement gagner la complicité du public.

---

12 En ce qui concerne *testes*, il est incertain, selon Uría Varela (1997: 67), «si nos encontramos ante homónimos o simplemente ante acepciones de una misma palabra». Cicéron, en tout cas, fait référence à une seule unité lexicale à plusieurs sens.

13 Le terme latin correspondant est *penicillus*.

14 Il s'agit, selon Beaujeu (*in* Cicéron, 1996: 198), de *mentula* (équivalent indécent de *pénis*).

15 À la différence du terme français *pénis*, resté relativement neutre.

Nous renonçons ici à une énumération exhaustive des moyens euphémiques retenus par Quintilien, nous contentant de faire remarquer que ce dernier est rarement original par rapport aux rhétoriciens grecs et romains qui le précèdent et que son œuvre majeure se distingue, en particulier, par son rôle de manuel détaillé réinsistant sur l'importance de l'atténuation pour l'orateur.

En guise de premier bilan, l'examen des plus grands ouvrages gréco-latins sur la rhétorique – parmi lesquels il faut également compter *L'Art rhétorique* d'Hermogène (1997) et la *Rhétorique à Alexandre* (Pseudo-Aristote, 2002), entre autres – permet de tirer trois conclusions majeures. En premier lieu, l'euphémisme n'est généralement pas compté parmi les figures par les théoriciens de l'Antiquité (à l'exception de Démétrios, par exemple). En second lieu, ces théoriciens décrivent et évaluent néanmoins, dans une intention souvent pédagogique, la pratique de l'atténuation et de l'embellissement par les moyens les plus divers, en réduisant tacitement l'euphémisme à une simple fonction discursive. En troisième lieu, enfin, la période allant de l'époque classique au II^e^ siècle ap. J.-C. donne naissance à des traités de rhétorique, préférant parfois l'idéologie à l'analyse, qui présentent l'euphémisme, sans nécessairement l'appeler ainsi, d'une façon encore très fragmentaire et peu systématique. Ce n'est donc qu'en rassemblant les nombreux extraits relatifs à l'euphémisme au sens moderne du terme, fréquemment dispersés tout au long de ces œuvres, qu'on peut reconstituer, dans un exposé cohérent, une image approximative des stratégies euphémiques exploitées par les orateurs grecs et romains.

À partir du II^e^ siècle, on voit naître des traités qui se situent certes dans la continuité de la tradition rhétorique gréco-latine, mais qui se distinguent des grands traités antiques à au moins deux égards. D'une part, ils sont généralement plus systématiques et beaucoup mieux structurés. D'autre part, ils cherchent souvent moins à décrire l'ensemble de la discipline rhétorique qu'à se focaliser sur un domaine restreint de celle-ci, tel que les figures du discours. Dans la majorité des cas, en effet, les auteurs de ces nouveaux ouvrages – parmi lesquels on peut mentionner Sacerdos, Servius, Diomède, Donat, Charisius, Sergius, Pompée ainsi que les médiévaux Isidore de Séville, Julien de Tolède et un savant que Schindel (1975) appelle «Isidore junior» – consacrent aux figures des chapitres ou même des livres entiers, en les décrivant l'une après l'autre et en les rangeant dans des classes clairement définies, comme celle des tropes ou celle des schèmes. Ce qui, cependant, doit retenir davantage notre attention, c'est que la plupart d'entre eux omettent l'euphémisme, dans la mesure où celui-ci n'apparaît pas comme une catégorie autonome, mais, à l'instar de certaines œuvres antiques, comme une fonction d'autres figures, parmi lesquelles le charientisme, l'allégorie ou la périphrase. À titre d'illustration, lisons l'extrait suivant, issu de la plume du moine anglo-saxon Bède le Vénérable (VII^e^-VIII^e^ siècle):

> Le charientisme est un trope par lequel les réalités dures sont évoquées en termes plus agréables […].[16] (Bede, 1991: 194)

À nos yeux, cette définition du charientisme, qui, pour Bède, est une variété de l'allégorie, correspond essentiellement à celle de l'euphémisme[17]. Mais, contrairement à ce que l'on pourrait penser, une lecture approfondie de Bède et du grammairien Sacerdos (III^e^ siècle; *cf.* Keil, 1874) suggère que *charientisme* ne doit pas être considéré comme un nom alternatif de l'euphémisme. Nous sommes bel et bien confrontés à une conception qui, tacitement, assimile l'euphémisme à une fonction et à un effet, en l'occurrence à ceux du trope qu'est le charientisme.

Globalement, on peut dire que l'euphémisme conserve le statut de fonction-effet jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle. De fait, ce n'est qu'exceptionnellement qu'il est rangé dans la famille des figures, comme au XVI^e^ siècle dans *The Garden of Eloquence* de Henry Peacham (Koll, 1996).

3. Entre tradition et innovation: Dumarsais, Beauzée, Fontanier

Les premières décennies du XVIII^e^ siècle déclenchent une nouvelle étape dans la recherche sur l'euphémisme qui va durer une centaine d'années. Les principaux représentants de cette étape sont au nombre de trois: Dumarsais, Beauzée et Fontanier. L'originalité et, par conséquent, le principal mérite de ces derniers est à voir dans leurs réflexions – en partie dissensuelles – sur la figuralité de l'euphémisme.

Considérons d'abord le point de vue de Dumarsais (1988: 158), qui s'oppose à la tradition rhétorique en incluant l'euphémisme dans son traité *Des tropes*:

> L'euphémisme […] est une figure par laquelle on déguise des idées désagréables, odieuses ou tristes, sous des noms qui ne sont point les noms propres de ces idées; ils leur servent comme de voile, et ils en expriment en apparence de plus agréables, de moins choquantes, ou de plus honnêtes, selon le besoin […].

Le sous-chapitre que le traité *Des tropes* réserve à l'euphémisme est pratiquement identique à l'article sous l'entrée «Euphémisme» que Dumarsais rédige pour l'*Encyclopédie* dirigée par Diderot et d'Alembert. Cet article est repris dans l'*Encyclopédie méthodique* et augmenté d'un commentaire de Beauzée. L'ajout de Beauzée est particulièrement intéressant, en ce qu'il nie en termes explicites la figuralité de l'euphémisme:

> Il me semble que M. du Marsais s'est mépris ici sur la véritable nature de l'*Euphémisme*. Ce détour adroit & heureux n'est point une figure, puisqu'il assujettit à ses

16 Nous traduisons du latin.

17 L'archevêque Julien de Tolède (VII^e^ siècle) propose une définition quasi identique dans son traité *De vitiis et figuris* (Julian of Toledo, 1922).

> vûes tantôt un trope, tantôt une figure d'Élocution, une autre fois une figure de pensée ou de style. Le dirai-je? l'*Euphémisme* est une qualité essencielle à tous les styles, à tous les genres d'Éloquence […]. (Dumarsais *et al.*, 2002: 42)

Beauzée illustre son affirmation avec une série d'exemples empruntés, entre autres, à des auteurs et orateurs grec (Thémistocle), romains (Cicéron, Quintilien) et français (Racine, Massillon). Les phénomènes qu'il voit potentiellement pourvus d'une force euphémique sont souvent des figures de style: par exemple, la réticence, la périphrase, la métalepse, l'allégorie, l'antiphrase ou l'astéisme. C'est parce que l'euphémisme se réalise par les moyens les plus divers, notamment par d'autres figures, que Beauzée refuse de lui accorder le statut d'une figure autonome. Au lieu de cela, le grammairien considère l'euphémisme comme simple «qualité» ou, très généralement, comme «partie importante de l'Éloquence» (Dumarsais *et al.*, 2002: 42). Pour Beauzée, l'«*Euphémisme* n'est donc point une figure particulière […]» (Dumarsais *et al.*, 2002: 42). Les mêmes arguments sont repris par Fontanier qui, en 1818, édite les *Tropes* de Dumarsais, en les commentant dans le second des deux tomes de cette édition. À propos de l'article XV, intitulé «L'euphémisme», Fontanier observe:

> Je ne lui [*scil.* Dumarsais] contesterai qu'un seul point […]; c'est que l'*euphémisme* soit une figure particulière. Je pense, avec Beauzée, que c'est un nom générique, par lequel on désigne l'usage plus ou moins heureux de diverses figures, *tropes* ou non *tropes* […]. (Dumarsais & Fontanier, 1984: 208-209)

Fontanier poursuit son commentaire avec quelques exemples illustrant l'usage euphémique des figures (à savoir la circonlocution, la pronomination, la métonymie, la métalepse, la métaphore et l'antiphrase), pour conclure:

> Enfin, qu'on examine bien tous les autres exemples, on verra que ce sont encore, ou des *métalepses*, ou des *circonlocutions*, ou des *métaphores*, ou ce qu'on appelle des *antiphrases*, ou telles autres espèces de pressions, de figures, qui ne peuvent mériter le nom d'*euphémismes* que par le motif qui les fait employer, ou que relativement au but pour lequel on les emploie; et l'on restera convaincu que l'*euphémisme* n'est qu'une sorte de figure générale, universelle, qui assujettit à ses vues tantôt une figure, tantôt une autre, n'importe de quelle nature elle soit, ni à quel genre elle appartienne. (Dumarsais & Fontanier, 1984: 212)

Ces deux extraits du *Commentaire raisonné* révèlent que l'argumentation de Fontanier est contradictoire: d'un côté, le grammairien affirme que l'euphémisme n'est pas une figure (ou une «figure particulière», comme il dit). D'un autre côté, il définit l'euphémisme comme «figure générale», sans toutefois clarifier la différence entre les figures particulières et les figures générales. Mais, malgré cette ambiguïté théorique, il paraît sûr que l'euphémisme n'est pas, pour Fontanier, une figure du même rang que les figures traditionnelles comme la métaphore ou la métonymie, étant donné son absence des *Figures du discours*. On comprend *a*

priori que Fontanier nie la figuralité de l'euphémisme parce que celui-ci s'actualise à travers les moyens les plus divers. Ce qu'on n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi le grammairien, en adhérant à une telle argumentation, voit une figure d'exagération *autonome* dans l'hyperbole, qui «se trouve dans la plupart des comparaisons et des métaphores» (Fontanier, 1977: 124) ou qui, autrement dit, se met en œuvre – tout comme l'euphémisme – par le biais de stratégies bien variées.

Enfin, il nous semble fondé de soutenir que les textes de Dumarsais, Beauzée et Fontanier manquent parfois de précision, restant quelque peu ambigus. Cependant, cette imperfection ne saura aucunement affaiblir l'importance des grammairiens, assurée par leurs débats – à notre connaissance, les premiers dans l'histoire à être documentés – sur la figuralité de l'euphémisme.

4. De 1899 à 2012: la période linguistique

La troisième et dernière grande étape dans l'histoire des recherches sur l'euphémisme, celle de la linguistique moderne, est déclenchée par la thèse de doctorat que Walter Bökemann publie en 1899[18]. Dès lors, l'euphémisme apparaît généralement comme une figure. Mais les spécialistes[19] le définissent comme un *procédé* positivant, tandis que les profanes ont tendance à voir en lui une *expression* positivée.

Progressivement, en particulier au cours de ces dernières décennies, les études sur l'euphémisme se multiplient[20], de même que les perspectives linguistiques dans lesquelles la figure est examinée. Pour donner un bref aperçu de ces dernières, évoquons, en premier lieu, la perspective des historiens de la langue et des philologues classiques. Parmi les nombreuses publications sur l'histoire de l'euphémisme – c'est-à-dire sur les *occurrences* historiques de l'euphémisme, l'histoire des *recherches* sur la figure étant résumée seulement par l'article encyclopédique de Dietl (1996) et par le second chapitre de Horak (2010b) –, nous faisons

18 Une version amplifiée de cette thèse paraît en 1904.

19 Notamment les auteurs des monographies. Voir note 20.

20 En effet, les travaux – notamment les articles – qui ont vu le jour depuis les années 50 du XX^{e} siècle sont légion. Par contre, compte tenu de la masse des ouvrages portant sur des figures telles que la métaphore ou l'ironie, les monographies linguistiques ou philologiques sur l'euphémisme sont relativement rares: entre autres, on peut faire référence à Kany (1960), Galli de' Paratesi (1964), Montero (1981), Casas Gómez (1986), Allan et Burridge (1991), Knapp (1992), Uría Varela (1997), Schorch (2000), Rada (2001), Crespo Fernández (2007), Reutner (2009), Gödde (2011) et – seul auteur ayant publié en français (nous ne tenons pas compte d'ouvrages non scientifiques comme celui de Courthéoux, 2005) – Horak (2010b). Mentionnons, en outre, deux ouvrages collectifs: l'intéressant numéro de revue coordonné par Druetta et Paissa (2009), ainsi que le volume paru sous la direction des anglicistes Jamet et Jobert (2010).

ressortir, pour le domaine grec, l'ouvrage collectif dirigé par De Martino et Sommerstein (1999) ainsi que la monographie de Gödde (2011), et pour le latin, le livre de Uría Varela (1997) et les travaux sur le vocabulaire sexuel de Adams (1981a, 1981b & 1982). L'usage de l'euphémisme entre l'Antiquité gréco-latine et l'époque contemporaine est en revanche beaucoup moins exploré. Renvoyons, en relation avec cette longue période, à l'article de Zumthor (1953) sur le Moyen Âge, à celui de Horak (2010a) sur la préciosité dans la France du XVII^{e} siècle ou à la communication de Munteano (1953) sur le XVIII^{e} siècle. Les euphémismes d'aujourd'hui attirent davantage l'attention des chercheurs. Le prouvent, entre autres, les études de cas comprises dans ce volume (Paissa, López Díaz…).

En second lieu, l'euphémisme se voit analysé dans une perspective sémantico-lexicologique. Par exemple, Widlak (1968) formule une hypothèse structuraliste sur le fonctionnement théorique de l'euphémisme, en s'interrogeant particulièrement sur les rapports sémantiques qu'entretiennent le terme indésirable et son substitut euphémique. D'autres auteurs – Kany (1960), Montero (1981), Ayto (1993)[21], etc. – se proposent, sans toujours s'y limiter, de classer les euphémismes en champs sémantiques.

D'autres encore, dont Holder (1995) et Lechado García (2000), adoptent une troisième perspective, lexicographique, pour établir sous le titre «dictionnaire d'euphémismes» de longues listes de mots ou d'expressions qu'ils qualifient d'euphémiques. Or cette approche nous semble à la fois utile et dangereuse. Utile en ce qu'elle donne une idée des substitutions euphémisantes en usage dans la langue (au sens de «outil de communication entre les membres d'une même communauté») du «dictionnaire». Dangereuse en ce qu'elle risque de faire penser qu'il existe des expressions euphémiques hors contexte. Évidemment, l'euphémisme naît du discours, et il est à analyser dans et avec son contexte de production.

D'où le mérite, en quatrième lieu, des récents travaux sociolinguistiques – parmi lesquels celui que Guerrero Salazar a rédigé pour cet ouvrage[22] – qui s'intéressent tant à l'euphémisme qu'à son créateur, notamment à son sexe, âge et niveau socioculturel. Cependant, la perspective que nous considérons la plus adéquate pour l'examen de l'euphémisme est de nature pragmatique. En effet, seule la pragmatique peut tenir compte de *tous* les aspects – verbaux, para- ou extraverbaux – liés à la production ou la réception du discours euphémique, y compris ceux qui restent inanalysables par les autres approches que nous venons d'évoquer. Nous allons plus loin encore: la pragmatique est la seule discipline susceptible d'expliquer un phénomène contextuel tel que l'euphémisme. Néanmoins, peu de publications traitant de ce dernier adoptent une optique clairement pragmatique: entre autres, on peut citer la monographie de Crespo Fernández (2007),

21 Il nous semble important de signaler que le travail de Ayto est à ranger dans la linguistique populaire, alors que les monographies de Kany et de Montero constituent de véritables ouvrages scientifiques.

22 Voir aussi López Morales (1997 & 2001) et Guerrero Salazar (2007).

le huitième chapitre de Bonhomme (2005) sur l'euphémisme journalistique, plusieurs des études qu'ont rassemblées Druetta et Paissa (2009), les travaux de Jaubert (2008 & 2011) et de Horak (2010c & 2011) sur la différenciation entre euphémisme et litote, ainsi que les articles suivant le nôtre dans ce volume.

5. Bilan

Jusqu'à présent, les linguistes francophones ont manifesté un intérêt plutôt marginal pour l'euphémisme. Dans le cadre de la philologie classique et de la linguistique générale, par contre, ce dernier a fait l'objet de nombreuses études – le plus souvent concises – qui ont mené à des résultats très hétérogènes. L'euphémisme est-il une figure ou un phénomène non figuré, un procédé ou une expression? Qui détient la vérité absolue en la matière[23]? Évidemment, personne. Au lecteur donc de choisir sa vérité et l'approche qui lui convient le mieux pour aborder le discours euphémique.

Bibliographie

Adams, J. N. (1981a): «A type of sexual euphemism in Latin», *Phoenix* 35, 120-128.
–, (1981b): «*Culus*, *clunes* and their synonyms in Latin», *Glotta* 59, 231-264.
–, (1982): *The Latin Sexual Vocabulary*, London, Gerald Duckworth.
Allan, K. & Burridge, K. (1991): *Euphemism & Dysphemism. Language Used as Shield and Weapon*, New York, Oxford University Press.
Ayto, J. (1993): *Euphemisms. Over 3,000 Ways to Avoid Being Rude or Giving Offence*, London, Bloomsbury.
Aristote (1991): *Rhétorique*, Paris, Le Livre de Poche.
Bede (1991): *Libri II De arte metrica et De schematibus et tropis. The Art of Poetry and Rhetoric*, Saarbrücken, AQ-Verlag.
Bökemann, W. (1899 & 1904): *Französischer Euphemismus*, Berlin, Mayer & Müller.
Bonhomme, M. (1998): *Les Figures clés du discours*, Paris, Éditions du Seuil.
–, (2005): *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
Casas Gómez, M. (1986): *La interdicción lingüística. Mecanismos del eufemismo y disfemismo*, Cádiz, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.
Cicéron (1965): *Les Devoirs*, Livre I, Paris, Les Belles Lettres.
–, (1971): *De l'orateur*, Livre III, Paris, Les Belles Lettres.
–, (1978): *De Natura Deorum*, Livre II, Bruxelles, Latomus.
–, (1996): *Correspondance*, T. XI, Paris, Les Belles Lettres.
–, (2008): *L'Orateur. Du meilleur genre d'orateurs*, Paris, Les Belles Lettres.
Courthéoux, J.-P. (2005): *La Socio-euphémie. Expressions, modalités, incidences*, Paris, L'Harmattan.

23 Cette interrogation fait écho à une réflexion très pertinente de C. Kerbrat-Orecchioni (communication personnelle).

Crespo Fernández, E. (2007): *El eufemismo y el disfemismo. Procesos de manipulación del tabú en el lenguaje literario inglés*, Alicante, Publicaciones de la Universidad de Alicante.
De Martino, F. & Sommerstein, A. H. (éds), (1999): *Studi sull'eufemismo*, Bari, Levante.
Démétrios (2002): *Du style*, Paris, Les Belles Lettres.
Dietl, C. (1996): «Euphemismus», *in* Ueding, G. (éd.), *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*, T. III, Tübingen, Max Niemeyer, 1-10.
Druetta, R. & Paissa, P. (éds), (2009): *Synergies Italie* n° spécial, «Euphémismes et stratégies d'atténuation du dire».
Dumarsais, C. C. (1988): *Des tropes ou des différents sens*, Paris, Flammarion.
Dumarsais, C. C., Beauzée, N., Marmontel, J.-F. & Voltaire (2002): *Grammaire et littérature*, T. II, Genève, Slatkine.
Dumarsais, C. C. & Fontanier, P. (1984): *Les Tropes*, T. I-II [en 1 vol.], Genève-Paris, Slatkine.
Fontanier, P. (1977): *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
Galli de' Paratesi, N. (1964): *Semantica dell'eufemismo. L'eufemismo e la repressione verbale con esempi tratti dall'italiano contemporaneo*, Torino, G. Giappichelli.
Gödde, S. (2011): *Euphêmia. Die gute Rede in Kult und Literatur der griechischen Antike*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter.
Guerrero Salazar, S. (2007): «El eufemismo desde la perspectiva de género», *in* Durán, Mª de los Ángeles (éd.), *Mujeres, simbolismo y vida*, Málaga, Universidad de Málaga, 51-67.
Hermogène (1997): *L'Art rhétorique*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
Holder, R. W. (1995): *A Dictionary of Euphemisms*, Oxford, Oxford University Press.
Hopfner, T. (1938): *Das Sexualleben der Griechen und Römer von den Anfängen bis ins 6. Jahrhundert nach Christus*, T. I, 1ère partie, Prag, J. G. Calve.
Horak, A. (2010a): «Les précieuses imitées: naissance d'un jargon euphémique dans la France du XVIIe siècle», *in* Marillaud, P. & Gauthier, R. (éds), *Écritures évolutives. Entre transgression et innovation*, Toulouse, CALS/CPST, 127-133.
–, (2010b): *L'Euphémisme. Entre tradition rhétorique et perspectives nouvelles*, München, Lincom Europa.
–, (2010c): «Un moyen euphémique erroné: la litote», *Cahiers de recherche de l'École Doctorale en Linguistique française* 4, 58-67.
–, (2011): «Y a-t-il des litotes euphémiques?», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 159-170.
Isocrate (1956): *Discours*, T. II, Paris, Les Belles Lettres.
Jamet, D. & Jobert, M. (dirs), (2010): *Empreintes de l'euphémisme. Tours et détours*, Paris, L'Harmattan.
Jaubert, A. (2008): «Dire et plus ou moins dire. Analyse pragmatique de l'euphémisme et de la litote», *Langue française* 160, 105-116.
–, (2011): «La litote est-elle un contre-euphémisme? Négation, clivage énonciatif et lecture inversée», *in* Horak, A. (éd.), *La Litote. Hommage à Marc Bonhomme*, Bern, Peter Lang, 145-158.
Julian of Toledo (1922): *De vitiis et figuris*, London, Oxford University Press.
Kany, C. E. (1960): *American-Spanish Euphemisms*, Berkeley-Los Angeles, University of California Press.
Keil, H. (éd.), (1874): *Scriptores artis metricae. Marius Victorinus, Maximus Victorinus, Caesius Bassus, Atilius Fortunatianus, Terentianus Maurus, Marius Plotius Sacerdos, Rufinus, Mallius Theodorus, fragmenta et excerpta metrica*, Leipzig, B. G. Teubner.
Kerbrat-Orecchioni, C. (1996): *La Conversation*, Paris, Éditions du Seuil.

Knapp, H. M. (1992): *Sprache zwischen Diktatur und Demokratie. Euphemistische Strategien im spanischen Demokratisierungsprozeß (1972-1982)*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
Koll, B.-M. (1996): *Henry Peachams «The Garden of Eloquence» (1593)*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
Lechado García, J. M. (2000): *Diccionario de eufemismos y de expresiones eufemísticas del español actual*, Madrid, Verbum.
López Morales, H. (1997): «Papel del nivel sociocultural y del estilo lingüístico en el uso del eufemismo», *in* Moreno Fernández, F. (éd.), *Trabajos de sociolingüística hispánica*, Alcalá de Henares, Universidad de Alcalá, 27-35.
–, (2001): «Estratificación social del tabú lingüístico: el caso de Puerto Rico», *in* De Jonge, B. (éd.), *Actas del I Congreso de la Asociación de lingüística y filología de América Latina (ALFAL) Región Noroeste de Europa* (http://elies.rediris.es/elies13/index.htm).
Montero, E. (1981): *El eufemismo en Galicia. (Su comparación con otras áreas romances)*, Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela.
Munteano, B. (1953): «Les implications esthétiques de l'euphémisme en France au XVIII[e] siècle», *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises* 3-4-5, 153-166.
Platon (1967): *Protagoras. Euthydème. Gorgias. Ménexène. Ménon. Cratyle*, Paris, Flammarion.
–, (1992): *Le Banquet. Phèdre*, Paris, Flammarion.
Pseudo-Aristote (2002): *Rhétorique à Alexandre*, Paris, Les Belles Lettres.
Pseudo-Longin (2003): *Du sublime*, Paris, Les Belles Lettres.
Quintilien (2003): *Institution oratoire*, T. II & V, Paris, Les Belles Lettres.
Rada, R. (2001): *Tabus und Euphemismen in der deutschen Gegenwartssprache. Mit besonderer Berücksichtigung der Eigenschaften von Euphemismen*, Budapest, Akadémiai Kiadó.
Reutner, U. (2009): *Sprache und Tabu. Interpretationen zu französischen und italienischen Euphemismen*, Tübingen, Max Niemeyer.
Rhétorique à Herennius (2003): Paris, Les Belles Lettres.
Schindel, U. (1975): *Die lateinischen Figurenlehren des 5. bis 7. Jahrhunderts und Donats Vergilkommentar (mit zwei Editionen)*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
Schorch, S. (2000): *Euphemismen in der Hebräischen Bibel*, Wiesbaden, Harrassowitz.
Uría Varela, J. (1997): *Tabú y eufemismo en latín*, Amsterdam, A. M. Hakkert.
Widlak, S. (1968): «Le fonctionnement de l'euphémisme et la théorie du champ linguistique: domaine roman», *XI Congreso Internacional de Lingüística y Filología románicas*. *Actas*, T. II, *Revista de Filología Española*, Anejo LXXXVI, Madrid, 1031-1052.
Xénophon (2000): *Mémorables*, T. I, Paris, Les Belles Lettres.
Zumthor, P. (1953): «Euphémisme et rhétorique au Moyen-Âge», *Cahiers de l'Association internationale des Études françaises* 3-4-5, 177-184.